

CHAPITRE VII.

SPINOZA.

Pendant que les théologiens arminiens ébranlaient, dans les Pays-Bas, les dogmes du Christianisme, en appliquant la raison à l'interprétation des Écritures, la philosophie entraît aussi en lice contre la religion, dans la même contrée, en la personne d'un Juif, Baruch Spinoza. C'était un penseur solitaire, sorte de révolutionnaire isolé et indépendant auquel sa patrie n'accorda d'abord qu'une médiocre attention, mais qui devait devenir, au XIX^e siècle, dans toute l'Europe incrédule, une véritable idole, en sa qualité de père du panthéisme moderne, et de précurseur de l'exégèse rationaliste contemporaine. Son genre de vie retirée, ennemie du bruit et de l'éclat, sa qualité de Juif, qui produisait alors une espèce d'ostracisme social, mélange d'aversion, de dédain et de mépris; et, plus que tout cela, l'état des esprits qui n'étaient pas préparés encore à ces hardiesses et ne voyaient dans de si grandes erreurs que les divagations d'un fou, atteint de la monomanie de l'impiété, telles furent les causes qui rendirent presque nulle l'in-

fluence du philosophe hollandais sur le XVII^e siècle. Mais l'avenir devait le dédommager amplement de cet oubli momentané.

Baruch Spinoza naquit à Amsterdam le 24 novembre 1632. Il mourut à la Haye le 23 février 1677. Ses parents étaient des Juifs d'origine portugaise. Le premier germe de ses erreurs lui fut inoculé par un de ses maîtres, François van den Ende, médecin de profession et en même temps professeur de latin. « Cet homme enseignait avec beaucoup de succès et de réputation, de sorte que les plus riches marchands de la ville [d'Amsterdam] lui confièrent l'instruction de leurs enfants, avant qu'on eût reconnu qu'il montrait à ses disciples autre chose que le latin, car on découvrit enfin qu'il répandait dans l'esprit de ces jeunes gens les premières semences de l'athéisme¹. »

Quand il n'eut plus les leçons de Van den Ende, Spinoza se mit à étudier la philosophie de Descartes². Ce qui le « charma » le plus dans le *Discours de la méthode*, ce fut la maxime « qu'on ne doit jamais rien recevoir pour véritable qui n'ait été auparavant prouvé par de bonnes et solides raisons. Il en tira cette conséquence, que la

¹ Colerus, *Vie de Spinoza*, dans les *Œuvres de Spinoza*, édit. Saisset, t. II, p. 11. Van den Ende fut obligé de se sauver en France, lorsqu'on eut découvert son impiété en Hollande. De retour dans sa patrie, il y fut pendu plus tard pour crime de haute trahison. *Ibid.*, p. III-IV.

² Sur les sources de la philosophie de Spinoza, voir F. Pollock, *Spinoza*, 1880, p. 80-120; E. Saisset, *Les origines du panthéisme de Spinoza*, dans *Descartes, ses précurseurs et ses disciples*, in-12, Paris, 1865, p. 187-352.

doctrine et les principes ridicules des rabbins juifs ne pouvaient être admis par un homme de bon sens, puisque ces principes sont établis uniquement sur l'autorité des rabbins mêmes, sans que ce qu'ils enseignent vienne de Dieu, comme ils le prétendaient à la vérité, mais sans fondement et sans la moindre apparence de raison¹. » Spinoza cessa dès lors peu à peu de fréquenter la synagogue, et il se lia avec quelques savants mennonites². Les persécutions qu'il eut à subir de ses coreligionnaires, qui tentèrent en vain de le ramener à eux, le déterminèrent à quitter Amsterdam et, après diverses étapes, il se fixa définitivement à la Haye où il vécut les dix dernières années de sa vie. Il passait une partie de ses journées à polir des verres de lunette, afin de subvenir à ses dépenses qui étaient fort modestes, et le reste de son temps, il le consacrait à l'étude et à la rédaction de ses ouvrages. En 1663, il publia les *Principes de la philosophie de Descartes*³. Ce n'était guère qu'un résumé

¹ Colerus, *ibid.*, p. IV-V. Spinoza emprunta cependant beaucoup aux philosophes juifs, en particulier à Maimonide, comme nous le verrons plus loin, p. 512-513.

² Les mennonites, ainsi appelés de Menno, originaire de la Frise (1496-1561), sont une secte d'anabaptistes. Ils rejettent toute autorité en matière de croyance et interprètent l'Écriture à leur guise. Voir (A. Brons, mennonite), *Ursprung, Entwicklung und Schicksale der Taufgesinnten oder Mennoniten*, in-8°, Norden, 1884.

³ *Renati Descartes Principiorum philosophiæ pars prima et secunda more geometrico demonstratæ*, per Benedictum de Spinoza, Amstelodamensem. — *Accesserunt ejusdem Cogitata metaphysica, quibus difficiliore, quæ tam in parte metaphysica generali quam speciali occurrunt, quæstiones breviter explicantur*. Amstelodami, apud Joannem Rieuwertz, 1663.

de la philosophie de l'auteur du *Discours sur la méthode*. L'abrégiateur déclare lui-même qu'il n'y expose point ses propres idées mais celles d'autrui. Son premier ouvrage original, le premier où l'on vit aussi apparaître le panthéiste, l'adversaire du surnaturel, de la révélation et du miracle, ce fut son *Traité théologico-politique*, livre mémorable dans l'histoire philosophique et religieuse, qui parut en 1670. Spinoza avait conscience des tempêtes qu'il allait déchaîner, car il ne mit pas son nom à son œuvre, et l'on déguisa aussi et le nom de l'imprimeur et celui du lieu de l'impression¹. A peine ce *Traité* eut-il paru qu'il fut proscrit, à cause de ses principes impies et irréligieux. On parvint cependant à le faire circuler clandestinement sous divers faux titres, destinés à donner le change à l'autorité².

¹ *Tractatus theologico-politicus, continens dissertationes aliquot quibus ostenditur libertatem philosophandi non tantum salva pietate et reipublicæ pace posse concedi; sed eandem nisi cum pace reipublicæ ipsaque pietate tolli non posse*. Avec cette épigraphe : *Per hoc cognoscimus quod in Deo manemus et Deus manet in nobis, quod de spiritu suo dedit nobis*. Jean, Epist. I, cap. IV, vers. 13. Hamb., apud Henricum Künraih, 1670. In-4°, 233 pages. En réalité, le livre fut imprimé par Christophe Conrad, imprimeur d'Amsterdam. Colerus, *ibid.*, t. II, p. XXI. — Au point de vue philosophique, l'ouvrage le plus important de Spinoza est l'*Éthique* (1677).

² En voici la liste : 1° *Danielis Hensii P. P. operum historiarum collectio prima*. Editio secunda, priori editione multo emendatior et auctior. Accedunt quædam hactenus inedita. Lugduni Batavorum, apud Isaacum Herculii, 1673, in-8°, 334 pages. — 2° *F. Henriquez de Villa-Corta, M. Doc. a cubiculo Philippi IV, Caroli II archiatri opera chirurgica omnia*. Sub auspiciis potent. Hispan. regis. Amstelodami, 1673, in-8°. — 3° *Franc. de la Boe Silvii totius medicinæ idea nova*. Edit. sec. Amstelod., 1673 (*Œuvres*, édit. Saisset, t. III, p. LVII).

L'orage excité par la publication du *Traité théologico-politique* détourna Spinoza de rien publier encore de son vivant. Il n'en continua pas moins à écrire, mais le reste de ses œuvres ne parut qu'après sa mort. Ses œuvres posthumes sont l'*Éthique*, ouvrage capital, comme le *Traité théologico-politique*; le *Traité de la réforme de l'entendement*, un *Traité politique* et une *Grammaire hébraïque*, l'un et l'autre inachevés, et enfin ses *Lettres*, dont quelques-unes sont d'une grande importance pour l'étude de ses idées théologiques¹.

Tous les historiens de Spinoza vantent sa vie privée, la modération de ses goûts, son amour pour une vie re-

¹ Voir E. Saisset, *Introduction critique aux œuvres de Spinoza*, in-8°, Paris, 1861; Id., *Œuvres de Spinoza, traduites pour la première fois en français*, 2 in-12, Paris, 1842; 2° édit., 3 in-12, Paris, 1861; Id., *Essai de philosophie religieuse*, in-8°, 1860; 2 in-12, 1862; Id., *Précurseurs et disciples de Descartes*, in-8°, 1863, p. 185-352; Fr. Bouillier, *Histoire de la philosophie cartésienne*, 3° édit., 2 in-8°, Paris, 1868; Nourrisson, *Spinoza et le naturalisme contemporain*, in-12, Paris, 1866; H. Ginsberg, *Der Briefwechsel des Spinoza im Urtext herausgegeben und mit einer Einleitung über dessen Leben, Schriften und Lehre versehen; angehängt ist La Vie de B. de Spinoza par Jean Colerus*, in-8°, Leipzig, 1876 (voir la bibliographie, *ibid.*, p. 61); Id., *Spinoza, Opera philosophica*, édit. Ginsberg, 4 in-8°, Heidelberg, 1875-1882; Fr. Pollock, *Spinoza, his Life and Philosophy*, in-8°, Londres, 1880 (Bibliographie, p. xxvii-xli); J. Martineau, *A Study of Spinoza*, in-12, Londres, 1882; Van Vloten, *Baruch d'Espinoza zijn leven en schriften in verband met zijnen en onzen tijd*, Amsterdam, 1862; Van der Linde, *Spinoza, seine Lehre und deren erste Nachwirkungen in Holland*, Göttingue, 1862; P. Janet, *Les maîtres de la pensée moderne*, in-12, Paris, 1883, p. 49-146. (Les pages 105-146 sont consacrées à une étude sur *Le spinozisme en France*), etc. Cf. A. Von der Linde, *Benedictus Spinoza Bibliographie*, in-8°, SGravenberg, 1871.

tirée et paisible, sa discrétion à l'égard de ses hôtes, qu'il ne voulait point troubler, même dans leur foi religieuse. « Il arriva, raconte Colerus, son contemporain et son biographe, que son hôtesse lui demanda un jour si c'était son sentiment qu'elle pût être sauvée dans la religion dont elle faisait profession; à quoi il répondit : « Votre religion est bonne, vous n'en devez pas chercher d'autre ni douter que vous n'y fassiez votre salut, « pourvu qu'en vous attachant à la piété vous meniez en « même temps une vie paisible et tranquille¹. »

Si Spinoza a réellement donné ce conseil à son hôtesse, il ne l'a pas donné de même à ses lecteurs, car il leur prêcha le rationalisme et le panthéisme, deux erreurs dont il est devenu l'un des principaux représentants. Le doute méthodique de Descartes l'amena de bonne heure à la négation de tout ce qui dépasse la portée de la raison humaine². Déjà, dans ses *Pensées métaphysiques*, où l'on voit poindre les premiers germes

¹ Colerus, *Vie de Spinoza*, dans les *Œuvres*, édit. Saisset, t. II, p. XIV-XV.

² D'autres philosophes, qui adhérèrent comme Spinoza aux principes de Descartes, arrivèrent aussi comme lui, d'une manière indépendante, au rationalisme. Ainsi, Alexandre Roël enseigna que la raison est infaillible en elle-même, comme Dieu. Elle est en chaque homme une parole de Dieu innée et la révélation écrite doit s'accorder avec elle, de sorte que c'est elle qui est l'interprète des Écritures. Henri Hulsius, de Duisbourg (1684-1723), fils d'Antoine Hulsius, de Leyde, l'adversaire de Descartes, en vint jusqu'à soutenir, dans ses *Principes de la foi* (1688), qu'il fallait substituer au témoignage du Saint-Esprit les preuves de raison comme base unique de nos croyances religieuses. J. Dorner, *Histoire de la théologie protestante*, p. 390-391.

de son système, il pose le principe du rationalisme dans les termes suivants :

Notre unique but est d'éclaircir ce qui peut être sûrement établi par la raison naturelle, et il nous suffit de démontrer évidemment une chose, pour que nous sachions que les Saintes Lettres doivent enseigner la même chose. Car la vérité ne peut être en contradiction avec la vérité; l'Écriture ne peut enseigner les niaiseries qu'on lui attribue vulgairement. Si nous y trouvions réellement quelque chose qui fût en opposition avec nos lumières naturelles, nous aurions le droit de la combattre avec la même liberté que le Koran et le Talmud. Mais loin de nous d'imaginer qu'on peut rencontrer dans les Saintes Écritures quelque chose qui répugne aux lumières de la raison¹

Malgré cette restriction finale, il est clair que le philosophe hollandais prend déjà sa raison pour règle de la parole de Dieu, et lui soumet la révélation. De la sorte tout mystère disparaît, et le surnaturel s'évanouit. Ce sont les idées qu'il développe longuement et clairement dans ses ouvrages postérieurs.

D'après Spinoza, Dieu n'est pas distinct de la nature. Le mot surnaturel ne peut donc avoir de sens; « ce qui est hors de la nature est hors de l'être, et par conséquent ne peut se concevoir². » Il n'existe ainsi ni révélation, ni miracle, ni prophétie³. Ce sont là les propositions

¹ Spinoza, *Cogitata Metaphysica*, 2^e part., c. viii, § 5, édit. Tauchnitz, 3 in-12, 1843, t. 1, p. 132.

² E. Saisset, *Œuvres de Spinoza*, Introd., part. 1, chap. x, 1861, t. 1, p. 191.

³ Dans un chapitre de l'*Éthique*, qu'il supprima à l'impression,

qu'il développa dans les écrits qui suivirent les *Pensées métaphysiques*, spécialement dans le *Traité théologico-politique*. Spinoza garde cependant les mots consacrés par l'usage : il parle de Dieu, de révélation, même de religion, mais il change les notions des choses en conservant les mots, il interprète tout dans le sens rationaliste. Ainsi pour lui, la religion, c'est la morale. Être religieux ou être moral et raisonnable, c'est tout un. De cette définition de la religion découle toute la théologie spinoziste. Quiconque mène une vie raisonnable est par là même religieux, car il observe la loi divine. La loi divine est la même que la loi naturelle.

La raison, ... aussi bien que les enseignements des prophètes et des Apôtres, nous révèle la parole éternelle de Dieu et son alliance, et nous crie que la vraie religion est gravée de la main de Dieu dans le cœur des hommes, c'est-à-dire dans l'esprit humain, et que c'est là le véritable original de la loi de Dieu, loi qu'il a pour ainsi dire scellée de son propre sceau, quand il a mis en nous l'idée de lui-même et comme une image de sa divinité¹.

Cette loi divine a quatre caractères principaux : 1^o elle est seule vraiment universelle, de là vient que toutes les religions n'en sont que des copies changeantes et périssables; 2^o elle se révèle et s'établit par elle-même,

Spinoza niait l'existence du diable. M. Van Vloten l'a publié dans *Ad Benedicti de Spinoza quæ supersunt omnia supplementum*, Amsterdam, 1862. La traduction du chapitre *De diabolis* se trouve dans P. Janet, *Les maîtres de la pensée moderne*, p. 65-66.

¹ *Tract. theol. polit.*, xii, § 2, édit. Tauchnitz, t. iii, p. 175; traduction Saisset, t. ii, p. 211.

sans avoir besoin de s'appuyer sur des récits historiques, des traditions ou des révélations; 3° elle n'implique aucun culte, aucune cérémonie; 4° elle est sa récompense à elle-même, puisqu'en l'observant on atteint sa fin, tandis qu'en la violant, on est asservi à la chair¹.

D'après ces principes, Spinoza, refusant d'admettre la révélation dans le sens ordinaire du mot, ne saurait voir dans l'Écriture un livre inspiré. Il en parle encore avec un respect relatif, mais il n'en rejette pas moins tout élément surnaturel. C'est dans le *Traité théologico-politique* que le philosophe hollandais a exposé ses idées sur la Bible. Il nous apprend lui-même que son dessein, en écrivant ce livre, a été « d'instituer un examen nouveau de l'Écriture, et de l'accomplir d'un esprit libre et sans préjugés². » Sa pensée se trouve éclaircie et complétée, à plusieurs égards, dans quelques-unes de ses lettres.

L'« examen » de Spinoza consiste à analyser, à sa manière, la notion de la prophétie et du miracle, et à en faire la critique à l'aide des principes rationalistes. Après avoir étudié la prophétie et le miracle, il discute la question de l'authenticité des écrits de l'Ancien Testament. Son principal inspirateur a été Moïse Maimonide (1135-1204), l'auteur du *Moré Neboukim* ou *Guide des égarés*³. Le philosophe hollandais ne fait que conti-

¹ *Tract. theol. polit.*, iv, § 18, t. III, p. 65; traduction Saisset, t. II, p. 76 et suiv.

² *Tractatus theologico-politicus*, Præf., § 20, t. III, p. 8; trad. Saisset, t. II, p. 10.

³ Traduit en français par Munk, sous le titre de *Guide des égarés*, 3 in-8°, Paris, 1856-66.

nuer l'œuvre du Juif de Cordoue; ses idées sur les prophéties et le surnaturel sont le développement de celles qu'on lit déjà dans le *Moré Neboukim*¹.

Le miracle est pour Spinoza un « phénomène dont la cause est généralement ignorée, » et qu'en conséquence le vulgaire attribue à une intervention directe de Dieu². C'est par un pur malentendu, d'après lui, qu'on croit trouver des miracles dans la Bible. « Quand l'Écriture dit qu'une chose est l'œuvre de Dieu, ou qu'elle a été faite par sa volonté, elle entend que cette chose s'est faite suivant les lois et l'ordre de la nature, et point du tout, comme le croit le vulgaire, que la nature a cessé d'agir pour laisser faire Dieu, ou que son cours a été quelque temps interrompu par miracle³. » Tous les événements que nous lisons dans les écrivains sacrés sont naturels. « Il ne faut pas douter, assure-t-il, que tous les faits racontés par l'Écriture ne se soient passés naturellement⁴. »

Le philosophe hollandais ne se contente pas de poser

¹ Voir E. Saisset, *Descartes, ses précurseurs, ses disciples*, 1865, p. 269 et suiv.; Id., *Maimonide et Spinoza*, dans la *Revue des deux Mondes*, 1862; Salomo Rubinus, *Spinoza und Maimonides*, Vienne, 1868; K. Pearson, *Maimonides and Spinoza*, dans le *Mind*, t. VIII, juillet 1883, p. 338-353. — Sur Maimonide, voir L. Wogue, *Histoire de la Bible*, in-8°, Paris, 1881, p. 241 et suiv.

² *Tract. theol. polit.*, vi, § 1, t. III, p. 86; traduct. Saisset, t. II, p. 103.

³ *Tract. theol. polit.*, vi, 39, t. III, p. 94; traduct. Saisset, t. II, p. 114.

⁴ *Tract. theol. polit.*, vi, 44, t. III, p. 95; traduct. Saisset, t. II, p. 115.

le principe de son interprétation des miracles de l'Ancien et du Nouveau Testament, il l'applique :

Dans le premier livre de Shamuel¹, il est dit que Dieu révéla à Shamuel qu'il enverrait vers lui Saül; et toutefois Dieu n'envoya pas Saül vers Shamuel, comme les hommes envoient d'ordinaire telle personne vers telle autre; cet envoi de Saül accompli par Dieu fut tout simplement l'ordre même de la nature. Saül, en effet, comme on le raconte au chapitre précédent de Shamuel, était à la recherche des ânesses qu'il avait perdues; et après avoir délibéré s'il rentrerait ou non dans sa maison sans les avoir retrouvées, il se décida, par le conseil d'un de ses serviteurs, à aller trouver le prophète Shamuel, pour apprendre de lui en quel endroit il pourrait retrouver ses ânesses; et de même, dans toute la suite de ce récit, on ne voit pas que Saül ait suivi aucun ordre particulier de Dieu; ce fut le cours naturel des choses qui le conduisit chez Shamuel².

Spinoza élude ici la difficulté qu'il prétend résoudre. Personne n'a jamais vu un miracle dans la démarche de Saül allant consulter Samuel, mais bien dans la révélation que Dieu fait à l'avance à son prophète que celui qui viendra le trouver est le futur roi de son peuple. L'auteur du *Traité théologico-politique* ne dit pas un seul mot pour expliquer cette révélation.

Spinoza distingue trois espèces de miracles dans les Écritures : 1° ceux qui ne sont que des figures de langage; 2° ceux qui sont de pures imaginations popu-

¹ I Sam. (I Reg.), IX, 15-16.

² *Tract. theol. polit.*, VI, 41, t. III, p. 95; traduction Saisset, t. II, p. 114-115.

lares; 3° ceux qui ont un fonds de réalité, mais qu'on a attribués à tort à un agent surnaturel.

Il importe, pour se rendre compte des miracles et savoir comment ils se sont passés, de connaître le langage et les figures hébraïques; et quiconque n'y fera pas une attention suffisante risquera de trouver dans l'Écriture plusieurs miracles que l'histoire sacrée n'a jamais pensé à donner pour tels; de façon qu'il ignorera, non seulement la véritable manière dont se sont passées les choses, mais la pensée même des auteurs sacrés. Je vais citer quelques exemples. Zacharie¹, prédisant une guerre prochaine, s'exprime ainsi : Il y aura un jour unique, connu du Seigneur seul, (qui ne sera) ni jour ni nuit, mais sur le soir, la lumière paraîtra. Ces paroles ont l'air de prédire un grand miracle, et cependant le prophète ne veut rien dire autre chose, sinon que le succès du combat sera tout le jour incertain, que Dieu seul en connaît l'événement, et qu'enfin les Hébreux seront vainqueurs. Etc... On rencontre ainsi dans l'Écriture une foule de miracles apparents qui ne sont au fond que des figures hébraïques².

Très bien, mais en réalité peu de commentateurs ont vu des miracles dans les figures hébraïques. Le miracle consiste surtout ici dans la prédiction que fait à l'avance le prophète de ce qui doit s'accomplir.

L'auteur du *Traité théologico-politique* entre davantage dans le vif de la question en exposant quelle est la seconde espèce de miracles : ce sont des « faits tout

¹ Zach., XIV, 7.

² *Tract. theol. polit.*, VI, 59, t. III, p. 99-100; trad. Saisset, t. II, p. 120-121.

fantastiques, qui n'ont eu lieu que dans l'imagination des prophètes¹. »

Car il ne faut pas douter que dans l'Écriture une foule de choses ne soient données comme réelles et qu'on croyait effectivement réelles, qui ne sont au fond que des représentations imaginaires, comme, par exemple, que Dieu (l'être en soi) soit descendu du ciel²; que le mont Sinaï ait lancé de la fumée, parce que Dieu venait d'y descendre entouré de flammes; ou enfin qu'Élie soit monté au ciel sur un char enflammé traîné par des chevaux de feu. Ce ne sont là que des représentations fantastiques appropriées aux opinions de ceux qui nous les ont racontées, lesquels en effet nous ont décrit les choses comme ils les avaient imaginées, c'est-à-dire comme réelles. Quiconque a l'esprit un peu élevé au-dessus du vulgaire sait parfaitement que Dieu n'a ni droite ni gauche, qu'il n'est pas en mouvement, ni en repos, ni situé en tel endroit, mais qu'il est absolument infini et qu'il contient toutes les perfections³.

Assurément, mais c'est précisément parce que Dieu est infini qu'il peut agir comme il lui plaît et où il lui plaît, se manifestant aux hommes sous une forme sensible, s'il le veut, au milieu de la fumée du Sinaï; enlevant Élie au ciel et opérant tous les miracles qu'il lui convient de faire. Spinoza ne donne aucune preuve de ce qu'il avance, et il ne peut en donner.

¹ *Tract. theol. polit.*, VI, 57, t. III, p. 99; traduct. Saisset, t. III, p. 119.

² Exod., XIX, 28; Deut., V, 28.

³ *Tract. theol. polit.*, VI, 57, t. III, p. 98-99; traduction Saisset, t. II, p. 119-120.

Il n'y a rien de réel dans la seconde espèce de miracles spinozistes; dans la troisième, il y a quelque chose d'objectif, comme un noyau de réalité, que l'on peut reconnaître et dégager, en faisant évanouir l'apparence de surnaturel sous laquelle il se dissimule. C'est un fait naturel défiguré par les opinions des hommes :

Un miracle ne peut s'entendre qu'au regard des opinions des hommes, et ne signifie rien autre chose qu'un événement dont les hommes, ou du moins celui qui raconte le miracle, ne peuvent expliquer la cause naturelle par analogie avec d'autres événements semblables qu'il sont habitués à observer¹... Au temps de Josué, les Hébreux croyaient, comme fait encore le vulgaire, que le soleil se meut d'un mouvement diurne, et que la terre est en repos. Ils ne manquèrent pas d'accommoder à cette opinion le miracle qu'ils virent s'accomplir; quand ils livrèrent bataille aux cinq rois. Car ils ne dirent pas simplement que le jour de cette bataille fut plus long qu'à l'ordinaire; ils ajoutèrent que le soleil et la lune s'étaient arrêtés, avaient suspendu leur mouvement²... [Ils ne savaient pas] qu'à cette période de l'année la quantité extraordinaire de glace qui se trouvait dans la région de l'air³ pouvait produire une réfraction plus forte que de coutume⁴.

¹ *Tract. theol. polit.*, VI, 55, t. III, p. 98; traduct. Saisset, t. II, p. 107.

² *Tract. theol. polit.*, VI, 13, t. III, p. 89; traduct. Saisset, t. II, p. 119.

³ Jos., X, 11.

⁴ *Tract. theol. polit.*, II, 27, t. III, p. 39; traduct. Saisset, t. II, p. 43.

Spinoza explique d'une façon analogue le miracle du cadran d'Ézéchiass¹. Tous les faits surnaturels racontés par les Écritures rentrent dans cette catégorie ou dans l'une des deux précédentes, d'après le philosophe hollandais :

Si donc nous rencontrons dans l'Écriture le récit de certains faits dont la cause naturelle nous échappe, ou même qui semblent contraires aux lois de la nature, cela ne doit pas nous arrêter, et nous devons demeurer convaincus que tout ce qui est effectivement arrivé est arrivé naturellement².

Ces dernières paroles témoignent l'embarras dans lequel les faits surnaturels de la Bible jettent Spinoza. Il sent bien que, malgré tous les efforts de son imagination, il est incapable de rendre compte de tous les miracles, et alors il en appelle à l'inconnu, comme les transformistes de nos jours qui, ne pouvant retrouver les débris du singe, ancêtre prétendu de l'homme, nous disent qu'ils sont cachés au fond de l'Océan³; comme M. Renan qui écrit à propos des miracles et de la vie de Jésus-Christ : « L'essentiel ici n'est pas tant de l'expliquer que de se bien convaincre qu'il est explicable⁴. »

¹ *Tract. theol. polit.*, II, 28, t. III, p. 39; traduct. Saisset, t. II, p. 43.

² *Tract. theol. polit.*, VI, 45, t. III, p. 96; traduct. Saisset, t. II, p. 115-116.

³ Voir notre *Manuel biblique*, 7^e édit., 1890, t. I, n^o 296, p. 499-500.

⁴ E. Renan, *Les Historiens critiques de Jésus*, dans *La liberté de penser*, avril 1849, p. 454. En publiant de nouveau cet article dans ses *Études d'histoire religieuse* (2^e édit., in-8^o, Paris, 1857,

De même qu'il n'existe point de vrais miracles, il n'existe pas non plus de véritables prophéties. Les prophéties n'ont rien qui sorte du domaine naturel et la psychologie nous en fournit l'explication. Le prophète est un homme dont l'imagination est exceptionnellement vive; il ne saisit pas Dieu immédiatement, mais par l'intermédiaire de voix et d'images qu'il entend ou qu'il croit voir, surtout dans des songes et dans des rêves. Ces intermédiaires sensibles, et la faculté d'imaginer et de peindre dont est doué le prophète ne nous offrent aucune garantie de vérité et ne supposent aucune supériorité intellectuelle. La « voix de Dieu » qui semble parler ne se fait pas entendre évidemment en langage articulé; c'est un bruit naturel, vague et confus, que l'auditeur transforme en mots et à qui il attribue ses propres pensées; voilà ce qui explique, d'après Spinoza, pourquoi le texte du Décalogue a des variantes dans le Deutéronome et dans l'Exode¹, quoique dans les deux cas il soit donné comme la parole de Dieu².

Les auteurs qu'on appelle inspirés n'avaient pas d'autres lumières que celles de leur temps; ils en partageaient les préjugés, les illusions et les erreurs. Les prophètes ne se distinguent des autres hommes par aucun don surnaturel. « Ce n'est point penser, c'est rêver, dit

p. 200), M. Renan a jugé sans doute que son aveu était trop dénué d'artifice et il l'a ainsi modifié : « L'essentiel ici n'est pas de tout expliquer, mais de se convaincre qu'avec plus de renseignements tout serait explicable. »

¹ Deut., v, 6-21; Exod., xx, 2-17.

² *Tract. theol. polit.*, I, 13, t. III, p. 19; traduct. Saisset, t. II, p. 19.